





Le tourbillon  
des  
illusions

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Le tourbillon des illusions / Marie-France Desmaray  
Nom: Desmaray, Marie-France, 1959- , auteure  
Identifiants: Canadiana 20220001332 | ISBN 9782898041860  
Classification: LCC PQ2704.E79 T68 2022 | CDD 843/.92-dc23

Le tourbillon des illusions  
© Presses de la Cité, un département de Place des Éditeurs, 2022

© Les éditions JCL, 2022 (pour la présente édition)

Conception de la couverture: Laurence Verrier  
Photos de la couverture:  
Alexey Kazantsev / Trevillion Images  
K.Nehme / Getty Images

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

*Édition*  
LES ÉDITIONS JCL  
editionsjcl.com

*Distribution nationale*  
MESSAGERIES ADP  
messengeries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2022  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-FRANCE  
DESMARAY

Le tourbillon  
des  
illusions

LES ÉDITIONS JCL 

**De la même auteure  
aux Éditions JCL**

*Les amants de la Rivière-Rouge, 2019*

*Je prendrai dans ma main gauche  
    Une poignée de mer  
    Et dans ma main droite  
    Une poignée de terre.  
Puis je joindrai mes deux mains  
    Comme pour une prière  
Et de cette poignée de boue  
    Je lancerai dans le ciel  
    Une nouvelle planète  
Vêtue de quatre saisons  
    Et pourvue de gravité  
    Pour retenir la maison  
    Que j'y rêve d'habiter...*

*Étraves, Gilles VIGNEAULT*

*À mon papa*





Lorsque je me retourne sur mon passé, il me semble assister à une pièce de théâtre en plusieurs actes. Le vaudeville de ma jeunesse, avec ses portes qui claquent, ses personnages tragi-comiques au verbe haut, a laissé place à la tourmente, la couleur s'est fondue dans un clair-obscur, les drames ont succédé aux épisodes heureux. Les scènes défilent avec plus ou moins de bonheur, mais je conserve dans mon cœur une grande tendresse pour tous ceux qui en ont été les acteurs et m'ont aidée à me construire. Le temps a pansé certaines plaies, les années m'ont apaisée, je m'efforce de garder toujours intact l'enthousiasme de ma jeunesse.

J'ai croisé nombre de gens. Certains n'ont fait que passer, rencontres éphémères, autant de graines de vie parsemées sur mon chemin. Et puis, il y a ceux qui me sont si chers, famille et amis réunis. Ceux sans qui ma vie n'aurait pas été aussi intense. Toi, ma chère maman à qui je dois tout ; Juliette, ma marraine chérie, ma deuxième maman, presque une grande sœur ; Marius, celui qui est et restera toujours mon papa d'adoption ; Tobie, dont la blessure laissée par son histoire métisse ne s'est jamais tout à fait cicatrisée ; Léon, le bourru tellement généreux ; mes amies Lucille et Zoé ; mes grand-mères en Vendée ; mon oncle Gustave ; et mes amours... Et ceux qui ne sont plus, petites étoiles clignotantes qui continuent à me guider. Tous sont mes racines, doubles, profondes, un pied dans l'Ouest canadien, un autre en Vendée, l'Ouest toujours, les terres françaises de maman, avec ses marais impénétrables, son océan,

l'océan qui sépare mes deux ancrages. Deux pays, deux histoires riches qui ont contribué à me forger une identité.

Je suis à mi-parcours, il me reste encore tant à découvrir. Enfin, je l'espère. Un nouvel acte se met en place, que je me sens prête aujourd'hui à aborder. L'impatience fait affluer l'adrénaline dans mes veines, peut-être encore plus maintenant que j'ai compris combien le temps peut être compté. J'ai envie plus que jamais de claquer des portes, je veux encore entendre des cris, des pleurs, des rires, parce que c'est la vie que j'aime, avec ses hauts et ses bas, celle qui fait qu'on la prend à bras-le-corps pour la retenir le plus longtemps possible, comme l'enfant que l'on redoute de voir partir lorsqu'il arrive à l'âge adulte. Les larmes ne sont peut-être pas complètement taries, mais je n'ai pas peur, j'affronte l'avenir avec sérénité. Aujourd'hui je souris parce que je me souviens.

Le brigadier vient de taper les trois coups. Le rideau s'ouvre.

C'était en 1938...

LE TEMPS DES RÊVES

Novembre 1938

Manitoba



La rafale de poudrierie, nerveuse et cinglante, l'agressa de plein fouet. Étourdie, Rose rabattit les côtés de sa tuque sur ses joues rougies, remonta son écharpe jusqu'à hauteur des yeux et s'engagea tête baissée sur la chaussée du pont Provencher, au-dessus de la rivière Rouge, sans prêter attention au véhicule qui approchait à vive allure. Le coup de klaxon prolongé la fit sursauter, elle esquaissa un pas en arrière. Au même moment, quelqu'un derrière elle empoignait son bras et la tirait vivement à l'écart de la route. Agacée, elle se dégagea avec trop de brusquerie, se pencha en avant pour tenter de conserver l'équilibre sur le sol gelé, chancela, entama une pirouette – que les patineuses expérimentées ayant l'habitude d'évoluer sur la rivière Assiniboine glacée n'auraient pas désavouée – et finit par s'accrocher, dans un dernier geste désespéré, à la première chose que sa main venait de trouver. Trop tard. Sa tête heurta violemment une pierre, lui arrachant un cri de douleur. Sa vue se brouilla.

Nauséuse à cause du ballet incessant des voitures qui se croisaient sur le pont, elle peinait à entrouvrir ses paupières.

— Allez-vous enfin me lâcher ?

Cette injonction la rappela entièrement à elle. Les yeux écarquillés, elle réalisa que sa main gauche serrait convulsivement le bas d'un pantalon. Honteuse, elle lâcha la flanelle, renversa la tête à s'en faire mal pour croiser les yeux d'un homme à la stature démesurée.

— Quelle écervelée vous faites ! Vous rendez-vous compte que vous auriez pu vous faire écraser ?

Rose glissa ses doigts sous son bonnet, fouillant sa chevelure épaisse pour trouver la meurtrissure provoquée par sa chute.

— C'est bon ! Pas la peine de me faire la morale, vous n'êtes pas mon père.

— Encore heureux ! Si je l'étais, je vous aurais déjà talochée pour votre inconscience.

Rose haussa les épaules et se releva en fulminant. Pour qui il se prenait, cet insolent ! Elle n'était quand même pas une gamine.

— Je vais vous aider.

— Non !

Elle n'aimait pas son sourire sarcastique et pas davantage ses remarques indélicates. Et pourtant, à bien l'observer de ses yeux plissés, elle convenait qu'il ne manquait pas d'un certain charme. Même qu'il lui rappelait vaguement quelqu'un. Elle épousseta son manteau et son écharpe sans parvenir à maîtriser une grimace.

— Vous êtes sûre que vous ne vous êtes pas blessée ?

— Non !

— Vous ne savez dire que non ?

— Non, oui... Enfin, non, je n'ai pas mal.

Rose avait retrouvé ses esprits.

— Je dois vous laisser, je vais être en retard pour prendre mon train.

— N'oubliez pas votre valise !

Quelle tête de linotte ! Pour un peu elle l'abandonnait sur le pont. Sa main emmitouflée serra fermement la poignée.

— Merci pour votre aide, monsieur.

Elle s'en voulait de l'expédier ainsi mais elle n'avait plus de temps à perdre. Elle s'éloigna à la hâte en dépit des élancements fulgurants dans sa cheville.

Décidément, tout l'enquiquinait aujourd'hui. Le matin, à l'hôpital, elle avait raté l'épreuve de travaux pratiques en vue de son futur examen d'infirmière. Ensuite, elle avait

été convoquée par la mère supérieure qui lui avait fait remarquer son manque d'attention durant les cours ces dernières semaines. Puis elle s'était étalée en pleine rue devant l'autre imbécile dont elle n'arrêtait pas de revoir le visage sans trouver à qui l'associer, et ça l'énervait. Puis, lorsqu'elle arriva à la gare, encore essoufflée, elle apprit que le départ du train était retardé, pour laisser le temps aux employés de déneiger les rails. La prudence aurait dû lui commander de reporter son voyage, mais elle s'était mis en tête de retourner chez ses parents, et quand elle avait une idée dans la tête, ce n'était pas dans les pieds, comme le lui serinait sa mère. Tant pis, elle attendrait le temps qu'il faudrait. Une heure plus tard, elle put enfin monter à bord du train et se retrouva assise sur un siège donnant sur l'allée alors qu'elle aurait préféré s'assoupir la joue contre la vitre. Et par-dessus le marché, il lui fallait endurer en face d'elle ce gamin insupportable qui n'arrêtait pas de gigoter et lui avait déjà à deux reprises balancé son pied dans les tibias, sans que sa mère à côté tente le moindre geste pour l'assagir. Qu'il essaie encore une fois ! Elle se promit de le morigéner aussi sec, vu que ses regards courroucés ne semblaient pas l'impressionner.

La fatigue aidant, bercée par les tressautements du wagon, elle appuya sa tête contre le siège en cuir élimé. Le visage de l'oncle Tobie s'interposa, elle crut l'entendre lui murmurer à l'oreille :

— Respire, ma ptchite<sup>1</sup> Rose.

Elle inspira profondément, expira au bout de quelques secondes la tension accumulée dans la journée. Son visage se détendit, ses traits s'adoucirent. Les paupières closes, elle souriait dans un demi-sommeil, perdue dans une lointaine nébuleuse. Le nouveau coup de pied dans sa cheville endolorie la réveilla pour de bon. Elle cria à la fois sa douleur et un nom tout à coup revenu :

— Gary Cooper !

---

1. « Petite » en langue méchif.

— *You don't have to yell*<sup>1</sup>, fulmina la femme à ses côtés.

Elle attrapa son fils qui pleurnichait et le ramena sur ses genoux.

— *She's not nice*<sup>2</sup>.

Rose comprenait l'anglais et se mordit les lèvres pour ne pas lui répliquer avec rudesse. Sa mère lui avait toujours appris à ne pas réagir aux provocations sous le coup de la colère. N'empêche qu'elle avait davantage envie de suivre les conseils prodigués en cachette par sa marraine Juliette et d'envoyer promener la mère et son gamin mal élevé. Vivement ce soir que je me couche. Quelle fichue journée ! Mais elle était contente maintenant, elle savait à qui ressemblait son inconnu. Gary Cooper ! Le célèbre acteur américain qu'elle trouvait si beau depuis qu'elle avait aperçu sa photographie en une du *Winnipeg Free Press*, pour la réclame du film *Mr Deeds Goes to Town*<sup>3</sup>. Ah, mais pourquoi n'y avait-il donc pas de cinéma à Saint-Boniface pour qu'elle puisse le voir ! Peut-être aurait-elle la chance que dans quelques semaines il soit enfin à l'affiche à Winnipeg. Elle pestait souvent contre cette injustice. À Winnipeg, il fallait attendre des semaines, parfois des mois, pour voir un film récent, contrairement à Montréal qui bénéficiait d'une plus grande aura que la capitale manitobaine, perdue au milieu du Canada. Montréal, à ses yeux, était une ville brillante, moderne, une ville où la jeunesse pouvait profiter de toutes les nouveautés et surtout de toutes les libertés. Ici, tout lui semblait vieux, étriqué, ces belles choses dans les magazines dont elle rêvait mettaient un temps fou à arriver. À croire qu'elles étaient transbahutées dans les charrettes de la Rivière-Rouge, pestait-elle quand l'exaspération prenait le dessus. Et, pour couronner le tout, sa mère prenait toujours ses griefs pour des enfantillages frivoles, allant jusqu'à lui faire remarquer qu'elle était bien trop gâtée.

---

1. « Ce n'est pas la peine de crier. »

2. « Elle n'est pas gentille. »

3. Titre américain du film *L'Extravagant Mr Deeds*, de Frank Capra.



— De mon temps, nous n'allions pas au cinéma et nous ne perdions pas notre temps à rêvasser devant des photos sur papier glacé.

De tels discours, mettant en valeur les conditions de vie d'il y avait trente ou quarante ans, l'irritaient profondément. D'autant qu'elle avait surpris il y a peu sa mère éblouie devant l'image glamour de l'actrice française Danielle Darrieux. Elle, préférait Katharine Hepburn, qui lui renvoyait une image de femme libre, beaucoup moins lisse, celle qu'elle rêvait d'être plus tard. Alors elle cultivait son jardin secret, gardant pour elle ses rêves de partir à Montréal ou, pourquoi pas, même si c'était encore plus irréaliste, à Paris, la capitale de toutes les capitales !

Il faisait nuit lorsqu'elle parvint à quatre heures de l'après-midi en gare de Saint-Pierre-Jolys, distante d'un mille seulement de l'auberge de sa mère. Mais un mille, c'est un trajet décuplé quand il faut gagner de vitesse le blizzard qui s'amorce et que les bottes s'enfoncent dans la neige.

— Bonjour, ma petite maman !

Rose envoya valser ses bottes par-dessus celles déjà alignées sur le paillason de la véranda. La chaleur de la cuisine empourpra son visage, elle claqua une bise à Louise et fonça vers sa chambre, pressée de s'allonger pour soulager la douleur. La porte poussée trop brusquement heurta la cloison. Des pleurs s'élevèrent.

— Eh bien, voilà, tu as réveillé ton frère, c'est pas malin.

— Que fait-il dans ma chambre ?

— D'abord elle ne t'appartient pas, à ce que je sache, et ensuite ton frère est en âge de dormir seul, et non plus avec nous.

Cette nouvelle acheva d'agacer Rose. Mais qu'avait-elle fait au bon Dieu pour que cette journée lui attire autant de désagréments ?

— Voyons, ma Rosinette, tu es souvent absente, ne me dis pas que ça te dérange. De toute façon, comme il est encore trop jeune, il reste dans son petit lit.

Encore heureux, fulmina Rose en son for intérieur.

— Roooose ! Rooooooose !

Les griefs de la jeune fille fondirent comme neige au soleil devant l'excitation de son jeune frère qui sautillait avec frénésie sur son lit, impatient de se jeter dans ses bras. Elle l'empoigna sous les aisselles et le souleva dans les airs. Le petit exultait et en réclama davantage.

— Tu vas me le casser, s'insurgea Louise. C'est encore un bébé.

— Mais non, maman ! Il va sur ses sept ans enfin ! Arrête de t'alarmer pour rien, il n'est pas fait en porcelaine.

Elle reposa l'enfant dans son lit malgré ses protestations véhémentes, se laissa tomber lourdement sur le sien et entreprit de se masser le pied.

— Que t'est-il arrivé ?

— Bah ! Rien de grave, j'ai juste glissé sur le pont Provencher. Ça va passer, tonton Tobie m'arrangera ça.

De grands cris venant du bas de l'escalier les interrompirent.

— Rose, petite chérie, où es-tu ?

La nouvelle venue déboula dans la chambre.

— Ah, te voilà enfin ! Bordel, mais c'est que ta fille est devenue une vraie jeune femme, Louise ! J'avais fini par oublier à quel point elle était belle. Faut que tu reviennes plus souvent !

Rose sauta au cou de sa marraine Juliette, sous le regard faussement envieux de sa mère.

— Je note que tu ne m'as même pas embrassée en arrivant.

— Allez, maman, ne fais pas ta jalouse, je garde le meilleur de mes baisers pour toi.

Le souper donna à la famille l'occasion de se réunir. Rose, heureuse de retrouver ses proches, portait ses yeux de l'un à l'autre avec affection.

D'abord le mari de Louise, qu'elle appelait « papa Marius », bien qu'il ne le soit pas dans les faits. Il l'avait reconnue comme telle, il y avait de cela trois ans, et la jeune fille lui

en serait à jamais reconnaissante. Elle venait de rentrer de France quand il lui avait fait cette proposition, après avoir pris le pouls de Louise pour juger du bien-fondé de son offre. Durant ce séjour sur les terres vendéennes de sa maman, Rose avait enfin percé l'abcès du secret de sa naissance. C'était douloureux, bien sûr, le secret de famille volait en éclats, lui révélant l'inacceptable. Une révélation lourde à porter, qui pourtant l'avait soulagée. Elle s'était sentie plus forte pour aborder l'avenir, parce qu'enfin elle pouvait mettre un nom sur ses origines. Même si ce nom était celui de son grand-père, le propre père de Louise qui avait abusé de sa fille, alors qu'elle n'avait que quinze ans.

Il y avait Juliette aussi, autour de la table. Sa chère marraine, l'amie fidèle de sa mère qui l'avait suivie lorsque toutes deux avaient pris la décision de s'exiler au Canada, avec Rose alors âgée de quatre ans. Ainsi que Tobie, son époux, « tonton Tobie » comme elle l'appelait, celui qui avait accompagné toute son enfance canadienne. Et enfin les deux petits, Noël son jeune frère, et Aimé, le fils de Juliette et Tobie.

Les jeunes femmes finissaient de ranger la vaisselle, les enfants avaient regagné leurs lits. Marius bouffardait en parcourant les pages de *La Liberté*. Rose poussa un grand soupir d'aise une fois installée dans la berceuse près de l'âtre, sa place préférée. Les mouvements de la chaise à bascule exercèrent bientôt leur action bienfaisante sur ses muscles contractés. Sa famille lui avait tant manqué ces derniers jours. Elle retira ses chaussettes et tendit un pied tout gonflé et bleui à Tobie qui venait de prendre place sur le tabouret en face d'elle. Les mains larges et chaudes du Métis entourèrent sa cheville, remontèrent le long de son mollet, par saccades, pour masser longuement sa peau et faire pénétrer l'onguent à base de feuilles de consoude. Déjà, la douleur s'effaçait en même temps qu'une lénifiante sensation de bien-être s'infiltrait dans ses veines et engourdissait tous ses sens. Rose ferma les paupières, tout en écoutant la conversation d'une oreille distraite.